

## LA LIBRAIRIE DES MOTS QUI VOLENT

Jean-Michel est seul chez lui, dans son modeste studio, entièrement vidé de ses quelques meubles, et dans lequel il a si froid. Il y fait aussi froid que ce qu'il ressent au plus profond de son être. Il ne lui reste en tout et pour tout, qu'un matelas posé à même le sol, une lampe de chevet sans chevet, et ce vieux bureau sur lequel se trouve son ordinateur, ainsi que la chaise sur laquelle il se tient assis, prêt à écrire ses dernières volontés... Du reste, quelles volontés peut-on encore avoir lorsque l'on a tout perdu...

Pourtant quelques mois auparavant, il nageait dans ce qu'il pensait être du bonheur. Il partageait sa vie avec Julie, la femme de ses rêves, qu'il comptait épouser, et avec qui il espérait fonder une famille, avec un ou deux enfants, qu'ils élèveraient loin de la ville et de ses tourments, dans un joli pavillon de banlieue. Ils avaient économisé pendant plusieurs années pour pouvoir réaliser ce rêve. Enfin, à dire vrai, c'était surtout lui qui mettait de l'argent de côté, et elle, qui le dépensait...Qu'importe, ils s'aimaient, et les tracassés financiers ne devaient pas être un obstacle à la certitude de Jean-Michel de pouvoir offrir très bientôt à sa princesse, le château qu'elle méritait d'avoir.

Malheureusement, ce projet, il était seul à vouloir le réaliser. Ce château, il était seul à vouloir y habiter, et ces enfants, il était seul à vouloir les avoir. Comme il avait été naïf de fermer les yeux sur tous les signes précurseurs annonçant la chute de tous ses rêves. Car en réalité, elle ne prenait jamais part aux discussions qu'il entamait sur le sujet. Elle ne s'intéressait guère aux photos des pavillons à vendre en proche banlieue, qu'il dénichait dans les agences de biens immobiliers, elle ne choisissait pas avec lui les prénoms de leur progéniture. Rien de cette nouvelle vie ne semblait l'enthousiasmer.

Il remettait cette indifférence sur le dos de la peur de se projeter dans un avenir incertain et sur l'appétit qu'elle avait de toujours vouloir profiter du jour, sans se soucier des lendemains. Car pour profiter, elle profitait...Elle sortait très souvent avec ses amies, faisait la fête chez les unes et chez les autres, et rentrait régulièrement au beau milieu de la nuit, en se cognant dans les meubles et en jurant comme une charretière, avant de s'écrouler dans leur lit, sans se préoccuper de le réveiller, lui, dont les journées de travail commençaient quelques heures plus tard...

Que lui importait cette désinvolture et ce manque d'implication de sa part. Tous les couples connaissent ces décalages entre les envies de l'un et les besoins de l'autre. Elle avait gardé son esprit d'enfants, et c'était donc à lui de porter toutes les responsabilités matérielles et de songer à leur avenir.

Du reste, il avait presque réussi, car les économies mises de côté allaient pouvoir leur permettre d'obtenir un prêt pour l'achat de ce pavillon, loin du tumulte et de la pollution. Mais, le soir où il s'appêtait enfin à lui annoncer la bonne nouvelle, il était rentré plus tôt chargé d'un énorme bouquet, pour trouver le studio entièrement vide. Elle était partie avec un autre homme, comme elle l'avait écrit sur ce petit mot posé sur l'ordinateur, et avait même pris le temps de vider leur compte joint. Elle lui avait laissé à peine de quoi subvenir à ses quelques

dépenses et payer le loyer du mois en cours. Les explications fournies lui brisèrent le cœur : « *Je te quitte pour vivre avec Raymond, qui m'emmène faire le tour du monde ; il a bien plus de caractère et d'ambitions que toi, qui est et qui restera toujours un petit monsieur sans envergure* ».

La colère a fait place au désarroi, à l'incompréhension, puis à la dépression. Il ne restait à présent qu'un profond sentiment d'abandon. Abandon de ses rêves, abandon de sa joie de vivre, abandon de sa volonté. Il n'a plus de goût à rien et veut en finir avec ce désespoir qu'il ressent au fond de son cœur. Il a les doigts si froids et engourdis qu'il parvient difficilement à aligner les petites gélules bleues qu'il s'apprête à avaler, afin de parvenir à retrouver le calme d'un très long voyage sans retour et d'être enfin délivré de son mal-être.

Il avait d'abord pensé à se déféner, mais l'image de son corps en bouillie écrasé sur le trottoir l'avait rebuté. Il avait ensuite pensé au gaz, mais le risque de faire sauter tout l'immeuble l'avait fait changer d'avis.

Il était donc descendu se procurer auprès de son pharmacien les fameuses gélules bleues, en prétextant de gros problèmes de sommeil, afin de ne pas éveiller les soupçons chez ce dernier. Celui-ci, du reste, l'avait bien informé des conséquences catastrophiques qui pourraient intervenir en cas de surdosage de ce médicament. Mais quelles catastrophes pouvaient-elles bien arriver au point où en était sa vie à présent...C'était la raison pour laquelle, après moult réflexions, il avait fini par opter pour ce surdosage destiné à lui procurer une mort rapide, propre, sans douleur, et surtout, sans dommages collatéraux. Après s'être procuré les gélules, il avait traversé la rue pour se rendre chez son libraire, afin de lui acheter une ramette de papier.

Il était à présent installé devant son ordinateur dans lequel il avait inséré une feuille pour y écrire un dernier message d'explication, à l'attention de la personne qui trouverait son cadavre. Il n'avait pas grand-chose à dire et rien à laisser derrière lui. Mais une explication éviterait des questionnements, voire, une enquête inutile.

Il relut encore une fois les quelques lignes de son adieu posthume : « *bien chers tous, je quitte ce monde la paix dans l'âme et le sourire aux lèvres. Mon choix n'est pas un acte de lâcheté, mais un nécessaire besoin de soulagement, car je ne peux plus supporter cette vie, dans laquelle je n'ai plus rien à offrir ni à partager avec personne. Je fais donc ce choix délibérément et en toute conscience. J'ai eu quelques moments heureux, des illusions surtout, mais je n'ai aucun regret, car je pars tel que je suis venu au monde, complètement démuni et sans aucune attache. Salutations. Jean-Michel* ».

Satisfait, il s'empara de son verre d'eau et d'une première gélule, qu'il avala aussitôt. Une grande fatigue le submergea ; l'effet du premier cachet qui se faisait ressentir aussi rapidement ne put pas le surprendre, car sa tête bascula sur l'ordinateur, qu'il n'avait pas même eut le temps d'éteindre. Sa dernière pensée fut pour ses parents, qu'il avait perdus quelques années plus tôt des suites d'une grave maladie.

Nathalie est seule chez elle ; elle habite depuis toujours dans ce bel et grand appartement, qu'elle ne quitte jamais. Elle souffre d'agoraphobie depuis la mort de ses parents dans un

accident de voiture. Elle n'avait que 12 ans lorsque le véhicule de son père avait fait une sortie de route, tuant ce dernier sur le coup. Sa mère avait succombé quelques heures seulement après son transfert à l'hôpital. Elle, pour sa part, avait survécu miraculeusement, après avoir été éjectée de la Ferrari, avec quelques hématomes. Ses parents étaient très riches, et elle avait donc pu subvenir à ses besoins, en étant placée sous la tutelle de l'Etat, n'ayant pas de proches parents pour s'occuper d'elle. Ce fut la femme de ménage qui bénéficiait de l'entière confiance de ses parents, qui se proposa de l'élever, comme s'il s'était agi de sa propre fille. Nathalie refusant catégoriquement de quitter son appartement, Maria vint s'y installer avec elle jusqu'à sa majorité.

Aujourd'hui, Nathalie a 26 ans et Maria est partie rejoindre sa famille au Portugal. Nathalie n'a plus besoin d'elle, mais sa présence affective lui manque terriblement, et elle se sent bien seule parfois. Elle s'est bien organisée cependant pour ne pas avoir à affronter le monde extérieur qui la terrifie. Elle fait livrer ses courses par la gardienne de l'immeuble, qui effectue également quelques travaux de ménage et descend ses poubelles. Le mari de cette dernière prend en charge les travaux d'entretien, et le postier lui dépose son courrier à la librairie ; uniquement des prospectus, car toutes les dépenses sont prélevées sur ses comptes bancaires bien approvisionnés, et donc les seuls produits financiers générés par les placements lui permettent largement de vivre sans se soucier de son avenir.

Mais elle n'a pas d'amis, pas de parents proches, personne ne vient la voir. Personne, excepté Mr Vitalis, le libraire, qui vient chaque jour lui porter son courrier et l'approvisionner en livres. Car Nathalie est une boulimique dans ce domaine, c'est sa seule passion. Et Mr Vitalis sait parfaitement la conseiller. Elle était devenue, au fil des ans, sa plus fidèle lectrice, et ils avaient fini par développer une certaine complicité ; car lors de ces visites quotidiennes, ils discutaient des choix de la jeune fille, pour qui ces lectures lui permettaient de voyager, sans avoir à sortir de chez elle. Elle avait lu tant de romans, de livres d'histoire, de géographie, de policiers, d'autobiographies, que le libraire lui avait suggéré un beau jour, d'écrire sa propre histoire. Au départ, elle avait ri, en répondant que cela ne servirait à rien, mais il avait tant insisté qu'elle avait fini par le prendre au mot, afin de répondre au défi qu'il lui avait lancé. Il lui avait assuré que cet exercice l'aiderait certainement à prendre du recul par rapport à sa situation, qu'il jugeait pour sa part bien regrettable. Son enfermement, ses angoisses, tout ce qu'elle ressentait, une fois tout cela mis par écrit, lui permettrait de s'ouvrir au monde, selon lui. Elle n'y croit pas du tout, mais après tout, qu'à-t-elle à perdre ?

Et c'est ainsi qu'elle se retrouve un beau matin devant sa machine à écrire, afin d'entamer la fameuse histoire de sa vie. Elle pose les doigts sur le clavier, et comme par magie, les mots se forment, puis les phrases, et déjà un paragraphe entier, qu'elle relit avec plaisir : *« Cela fait des mois, des années déjà qu'elle vit recluse dans son appartement, sans y avoir été contrainte par qui que ce soit. C'est son désir à elle de se couper d'un monde qui la terrifie et la hante, et duquel elle n'attend rien. Le monde extérieur représente à ses yeux tout ce qu'elle exhorte, le froid, les dangers et les drames... »*.

Soudain, elle se sent emparée d'une incommensurable fatigue. Elle n'a pas même la force de se diriger vers sa chambre, mais a tout juste le temps de s'installer dans un fauteuil. Que lui arrive t-il ? Elle qui ne fait jamais de sieste, c'est tout juste si elle entend la porte d'entrée s'ouvrir. Ce doit être certainement Mr Vitalis qui possède le double de ses clés, et qui vient lui apporter son lot de lecture et bavarder autour d'un bon café. Tant pis si elle dort, il n'aura qu'à poser les livres sur son bureau...

Jean-Michel s'est réveillé. Il a mal à la tête et se sent nauséeux. Il réalise avec amertume que le cachet qu'il a pris ne lui a pas été fatal, mais l'a seulement plongé dans un profond sommeil. C'est sans doute normal, car il n'en a pris qu'un seul. Ce n'est pas suffisant pour passer de vie à trépas. Son désir de mourir est toujours aussi présent, mais pour l'instant il a très soif et ne peut pas partir avant d'avoir pu soulager ce besoin vital ; il doit se diriger en titubant légèrement vers sa salle d'eau, afin de s'asperger le visage et boire à même le robinet. Il retourne ensuite à son bureau et se penche pour lire encore une fois le message qu'il a laissé. Et là, quelle n'est pas sa surprise de constater qu'il y a un rajout de mots supplémentaires, qu'il est certain de ne pas avoir rédigé : « *attend moi !* ».

Ce rajout de texte l'interpelle au plus haut point. Jean-Michel est un cartésien qui n'a jamais aimé les mystères. Il éprouve un besoin viscéral à trouver une explication logique en toute chose. Bien qu'il soit toujours disposé à mettre fin à ses jours, il ne peut se résoudre de passer à l'acte sans avoir trouvé une réponse à cette anomalie.

Il s'empare donc de sa feuille et descend à la librairie. Monsieur Vitalis, derrière son comptoir, lève des yeux surpris vers ce jeune homme qui lui semble très fatigué, mais également, très contrarié, et s'en inquiète auprès de lui. Jean-Michel lui reproche alors de lui avoir vendu une ramette de papier recyclé, car sinon, comment expliquer qu'un rajout de deux mots soit apparu en bas de son message.

Monsieur Vitalis, tout au long de sa carrière, a déjà eu à faire à des clients étranges, qui lui ont demandé des choses farfelues, tant en matière de livres qu'en matière de fournitures de bureau. Mais jamais on ne lui avait reproché de vendre du papier non conforme ! Il est très embêté. Sa librairie s'appelle « les mots qui volent », pas « les mots volés » ! Il consent pourtant à offrir gracieusement à son client une nouvelle ramette de papier. Et pour preuve de sa bonne foi, il propose même à Jean-Michel de partager le café qu'il vient tout juste de préparer. Le jeune homme semble satisfait et accepte volontiers. Mourir peut bien attendre quelques minutes de plus...

Et en effet, quelques minutes après, il se retrouve devant son ordinateur, relisant le texte retranscrit sur une nouvelle feuille de papier. Il avale une petite gélule bleue, mais soudain, comme la veille, il plonge immédiatement dans une mort rapide, efficace, la tête sur son bureau.

Nathalie est toute ankylosée d'avoir dormi dans son fauteuil. Elle s'étire comme un chat, va se servir un café dans la cuisine, puis revient s'installer devant sa machine à écrire. Elle relit le début de sa nouvelle, et découvre avec stupéfaction que certaines lettres ont été effacées. En effet, sur la feuille il est écrit : « *Cela fait des s, des années déjà qu'elle vit recluse dans son appartement, sans y avoir été contrainte par qui que ce soit. C'est son désir à elle de se couper d'un monde qui la terrifie et la hante, et duquel elle n' rien. Le monde extérieur représente à ses yeux tout ce qu'elle exhorte, le froid, les dangers et les drames...* ».

Elle est contrariée. Si les lettres ou les mots s'effacent d'eux-mêmes à mesure qu'elle les écrit, comment parviendra-t-elle à terminer cette nouvelle. Elle se lève, et se dirige aussitôt

vers son téléphone, pour joindre la seule personne qu'elle pense être à même de résoudre cette énigme.

Monsieur Vitalis écoute les reproches de la demoiselle, qui lui demande des explications quant à un ruban encreur non conforme, sans doute périmé, et qui selon elle, pourrait expliquer la disparition d'une partie de son texte. Monsieur Vitalis ne comprend pas grand-chose, mais affirme pourtant qu'il va monter lui apporter un nouveau ruban, dès qu'il aura fini sa journée de travail. Et une heure après, il arrive avec ce ruban tout neuf, que Nathalie s'empresse d'installer dans sa machine. Et, comme de coutume, elle lui propose un petit café, qu'il accepte avec grand plaisir.

Une fois le libraire parti, elle se remet au travail, et retape le début de son texte. Puis elle poursuit en écrivant : *« Elle avait eu tant de mal à guérir de la perte de ses deux parents, mais était parvenue à trouver la paix, dans son petit cocon, et ne se plaignait pas de sa solitude. Que lui importait de s'entourer de gens que l'on aime si c'était pour les voir disparaître un jour. Jamais elle n'arriverait totalement à se remettre de cette perte brutale, et ne prendrait pas le risque d'avoir à affronter pareille épreuve. Elle avait fini par comprendre que cette solitude était le prix à payer pour ne plus souffrir »...*

Mais de nouveau, ses paupières se ferment lentement, et elle se trouve obligée de s'effondrer dans son fauteuil, car elle ne peut plus lutter contre cette immense fatigue qui s'empare d'elle.

Jean-Michel a encore très, très soif. C'est sans nul doute qu'il n'est pas encore mort alors. Comment se fait-il qu'il ne parvienne même pas à réussir une chose aussi simple qu'un suicide ?...Il va de nouveau s'étancher au lavabo, et revient à son ordinateur, où, là encore, il s'étonne de constater qu'à la fin de son texte un autre message apparaît : *« je t'aime »*.

C'est à n'y rien comprendre. Qui a pu écrire cela. Ce peut-il que ce soit Julie, qui, prise de remord de l'avoir abandonné, soit revenue pour se faire pardonner ? Oui, c'est certainement de cela qu'il s'agit. Et comme elle doit avoir honte d'elle, elle n'ose pas l'aborder directement. Aussi lui laisse-t-elle ces messages anonymes. Il est partagé entre plusieurs sentiments. Bien sûr, il est content qu'elle se soit repentie. Mais pourra-t-il encore lui accorder sa confiance après tout le mal qu'elle lui a fait ? Parviendra-t-il à lui pardonner cette infamie ? De toutes façons, si c'est bien elle qui est entrée dans l'appartement, il ne tardera pas à en avoir le cœur net.

En l'apercevant pénétrer dans la librairie, Monsieur Vitalis se demande avec inquiétude quel reproche le jeune homme va encore lui faire. Pourtant, ce n'est pas du tout ce à quoi il s'attendait. En effet, Jean-Michel est venu pour le questionner au sujet de la femme qui vivait avec lui pendant ces derniers temps. Monsieur Vitalis la connaissait, en effet, car bien qu'elle ne fut pas une fidèle cliente, elle venait de temps à autre se fournir en revues de mode et autres magazines futiles illustrant la vie des célébrités. Monsieur Vitalis n'aimait guère cette femme, et se demandait souvent ce que deux être aussi dissemblables pouvaient faire ensemble. Mais il se garda bien de partager son sentiment avec son client, à qui il répondit tout simplement que non, il n'avait pas vu cette personne, depuis le jour de son départ précipité. Jean-Michel sembla soudain dépité en constatant que son imagination

lui avait une nouvelle fois joué des tours. Qui alors avait bien pu lui ajouter ce nouveau message. Monsieur Vitalis ne peut guère l'aider, pourtant il semble préoccupé lui aussi par ce mystère. Soudain, leurs réflexions sont interrompues par la sonnerie du téléphone. Le libraire s'excuse un instant, et se retire pour y répondre.

Lorsqu'il revient, il semble tout content. Il explique que c'est Nathalie, sa plus fidèle cliente, qui l'appelait pour lui signaler que des lettres avaient de nouveau disparu de la nouvelle qu'elle était en train d'écrire. Un *j*, un *e* un *t*, un *'* un *aime*...et ces lettres reconstituées donnaient bien le « *je t'aime* » apparu sur le texte de Jean-Michel !

Ainsi, sans pouvoir fournir de plus amples explications à cet étrange phénomène, Monsieur Vitalis s'était-il empressé d'affirmer à Nathalie qu'il avait devant lui son voleur de lettres, et que si elle voulait le rencontrer, elle devait descendre dans la boutique. Ce à quoi, la jeune fille refusa catégoriquement ; mais le libraire lui a affirmé qu'elle ne risquait absolument rien. Qu'il l'attendrait à l'entrée, qu'elle n'aurait que le hall à franchir, sans rue à traverser. Et que c'était pour elle, comme pour le jeune homme la possibilité d'éclaircir l'anomalie qu'ils semblaient partager.

Nathalie a fini par accepter, mais en sortant de chez elle, ses jambes se mettent à flageoler, et elle est obligée de s'appuyer contre les murs pour ne pas vaciller. Cela fait si longtemps qu'elle n'est pas sortie de chez elle, qu'elle se demande si elle trouvera le courage d'affronter ses peurs. Cependant la curiosité l'emporte, et elle finit par se retrouver en bas, où elle aperçoit Monsieur Vitalis qui lui tend la main.

Jean-Michel est subjugué par la beauté et la grâce de cette jeune femme, dont la silhouette semble si frêle qu'il aurait peur de la casser en deux rien qu'en la touchant. Un visage si doux qu'il lui fait songer à l'apparition d'un ange, avec de longs cheveux auburn qui descendent en cascade sur ses épaules, jusqu'en bas de ses reins. Des yeux si bleus qui le fixent tels deux rubis, que le plus beau ciel de printemps jalouserait. Et surtout, cet air de petite souris affolée qui vient de se faire prendre dans un piège. Le jeune homme se sent si intimidé qu'il n'ose prononcer le moindre mot.

Monsieur Vitalis, conscient de la tension qui émane des ses deux clients, leur propose alors de se retirer dans l'arrière boutique, pendant qu'il servira d'autres personnes. C'est en effet l'heure de la sortie des classes, et les parents viennent ravitailler les cartables de leurs enfants.

Après une longue conversation, Nathalie et Jean-Michel ont fini par s'apprivoiser. Le jeune homme propose de remonter chacun dans leurs appartements respectifs, afin de tester une nouvelle fois le mystère qui les entoure tous les deux.

Nathalie ouvre sa fenêtre, et aperçoit Jean-Michel dans l'immeuble en face. Elle lui crie que de nouvelles lettres ont disparu. Elles forment le mot : « *vient* ». Il lui signale également que le mot « *j'arrive* » est inscrit en bas de son texte à lui. Ils parviennent à rire tous les deux, en imaginant un petit lutin espiègle venu d'un autre monde leur faire des farces. Cette idée leur plaît et ils décident d'un commun accord de donner raison à ce petit lutin et d'entrer dans son jeu. Nathalie crie « *VIENT* » à Jean-Michel, qui lui répond tout naturellement « *J'ARRIVE !* »

Quelques minutes plus tard, il pénètre dans l'appartement de la jeune fille, dont il finit très

vite par tomber fou amoureux, et réciproquement. Elle, qui n'avait jamais connu un tel sentiment et une telle complétude, à découvert avec délice le bonheur de partager son existence avec un homme doux, équilibré, et sincère. Jean-Michel est parvenu à apaiser ses angoisses. De son côté il a compris qu'il ne connaissait rien de l'amour, le vrai, celui que l'on ressent lorsque l'on rencontre son double, son alter égo.

A présent, Monsieur Vitalis éprouve une grande fierté à les voir pénétrer tous les deux dans sa librairie en se tenant les mains. La ville n'est plus un obstacle infranchissable pour la jeune fille, tant qu'elle est au côté de son chevalier.

Ni Nathalie, ni Jean-Michel ne trouvèrent de réponse adaptée pour expliquer le miracle qui a provoqué leur rencontre, mais ils se plaisent à en plaisanter avec leurs amis, et ne tarderont pas également à en parler plus tard avec leurs enfants. Un heureux événement va bientôt arriver en effet, qui comblera le souhait qu'avait Jean-Michel de fonder une famille avec son ancienne compagne. Mais aujourd'hui il sait que cela aurait été un gâchis avec cette dernière. Du reste, il ne se projète plus non plus dans l'acquisition d'un pavillon de banlieue, car il n'a eu aucune difficulté à venir s'installer chez Nathalie, avec seulement une petite valise à transporter, sans oublier avant tout son ordinateur, sur lequel il s'amuse à lui écrire des mots d'amour, auxquels elle répond régulièrement sur sa machine à écrire...

Monsieur Vitalis, éprouvant le besoin de se retirer à la campagne pour y finir ses vieux jours, a proposé à Jean-Michel de reprendre son commerce. Il ne pouvait pas se résoudre à céder sa chère librairie à un étranger sans scrupules, qui l'aurait transformé en fastfood. Cette librairie, qu'ils avaient sa femme et lui, achetée pour une bouchée de pain, à une époque où plus personne ne faisait l'effort de lire, préférant de loin utiliser les nouvelles technologies mises à disposition sur internet. Cette librairie, que sa tendre épouse avait baptisée « *la librairie des mots qui volent* ». Cette librairie qu'ils avaient su relever tous deux, à force de volonté et d'imagination, en redonnant aux gens du quartier le goût de lire, ou pour d'autres, l'envie de pénétrer dans ce lieu de culture pour y partager un bon café. Cette librairie, il ne pouvait se résoudre à la céder à n'importe qui, car chaque jour, en y pénétrant, il pensait à sa chère Angèle, avec qui il avait partagé tant de joie.

C'est en pensant à sa femme qu'il éprouvait de la peine à l'époque où une jeune fille si pleine de talent de murait dans son appartement. Il se disait qu'une si gentille personne méritait mieux qu'une vie de recluse dans un couvent, gaspillant ses plus belles années. C'est encore en pensant à Angèle qu'il avait remarqué un jeune homme triste qui était entré un soir dans la librairie pour lui acheter une ramette de papier. Il ne connaissait pas très bien cette personne, mais il l'avait aperçu dans le quartier, bien mal accompagné par une mégère, qui visiblement, profitait allègrement de sa gentillesse et de sa naïveté.

Un beau matin, il avait vu cette femme de l'autre côté de la rue. Elle était accompagnée d'un autre homme au gabarit imposant. Ils étaient tous deux en train de descendre des meubles et de les fourguer dans une camionnette. Comme le gentil jeune homme ne participait pas à ce déménagement, Monsieur Vitalis s'était douté qu'il s'agissait d'une entourloupe. Il était sorti dans la rue et s'était dirigé vers la mégère afin de l'interroger. Cette dernière lui avait conseillé méchamment de se mêler de ses affaires. Elle lui avait juste remis le double des ses clés, en lui demandant de les remettre de sa part à son ancien compagnon, sans plus de compassion pour ce dernier.

Quelques jours étaient passés, sans que le libraire ne trouve l'occasion de monter remettre ce double de clés au jeune homme. Et c'est lui qui finalement, pénétra un soir dans la boutique, avec une mine décomposée. Jean-Michel avait dans sa poche une boîte de valium, et projetait sans aucun doute d'en avaler les cachets un par un. Il était venu pour acheter une ramette de feuilles, sans nul doute aucun, pensa le libraire, pour écrire son testament...

Ce ne fut pas très difficile de mettre en place un petit stratagème. Monsieur Vitalis avait du mal à s'endormir depuis que sa femme l'avait quitté. Son médecin lui avait donc prescrit des somnifères. Il en avait glissé un comprimé dans la tasse de café de Nathalie à son insu, lors de sa visite quotidienne pour lui apporter des livres. Lorsqu'elle fut plongée dans un sommeil profond, il s'était empressé de modifier sa nouvelle, en subtilisant quelques lettres par ci, par là, afin de former un court message.

Ce message, il était ensuite allé le transcrire sur la lettre d'adieu de Jean-Michel, dans l'appartement duquel il avait pu aisément pénétrer grâce à son double de clés. Le jeune homme, après avoir ingurgité le café qu'il lui avait proposé dans sa librairie lorsqu'il était venu acheter la ramette de papier, dormait profondément.

Nous connaissons à présent toute l'histoire. Monsieur Vitalis était le petit lutin qui avait permis à deux âmes esseulées de se rencontrer, afin de pouvoir se prodiguer autant d'amour l'un envers l'autre que lui-même avait pu partager avec sa chère bien-aimée. Et, de là où elle se trouvait à présent, elle devait bien rire de la farce qu'il avait joué. Elle avait bien raison son Angèle, d'affirmer que les mots d'amour lancés dans le vent sont la plus belle manière de faire voyager les personnes qui les reçoivent...